

* *

« On ne doit pas fixer son domicile dans un lieu où ne se trouvent pas une rivière pour arroser ses champs, une école pour former l'esprit de ses enfants et un temple pour prier ! »

* *

« Nous aurions beau descendre dans le naraca, établir notre demeure dans le séjour de Brahma, ou dans le paradis d'Indra, nous précipiter dans les abîmes de la mer, monter sur le sommet des plus hautes montagnes, aller habiter les plus affreux déserts, nous ensevelir dans les entrailles de la terre, affronter les dangers des combats, séjourner au milieu des insectes les plus venimeux, afin de détourner notre destinée, il ne nous arriverait que ce qu'il n'est pas en notre pouvoir d'éviter.

* *

« L'honnête homme doit tomber sous les coups des méchants, comme l'arbre sandal qui lorsqu'on l'abat parfume la hache qui l'a frappé. »

CHAPITRE XVI.

DU SYMBOLISME ANTIQUE.

LE MYTHE DU LINGUAM.

Après avoir démontré que le monothéisme trinitaire venait de l'Inde ancienne, restitué au dogme de la transmigration des âmes, ou métempsycose, son véritable sens, et prouvé que tous les grands principes du spiritualisme chrétien avaient été empruntés à la tradition brahmanique, nous allons, avant d'aborder la plus élevée des conceptions religieuses de la patrie des védas, celle de l'incarnation, dire quelques mots du mythe symbolique le plus grossier du culte de la trimourty, celui du linguam.

Les idées des brahmes furent presque toujours philosophiques et élevées.

Leur symbolisme fut, la plupart du temps, ridicule et vulgaire.

Il y eut d'un côté les croyances des prêtres et des initiés, de l'autre les superstitions de la foule, double courant auquel n'ont échappé aucunes des religions postérieures.

Qui ne sait que, même de nos jours, on ne parle pas à la Faculté théologique de la Sorbonne la même langue que dans l'église du village, et que les démons et les génies mal-

faisants dont on effraye encore le crédule paysan, sont peu de mise dans les chaires de la Madeleine ou de Notre-Dame, devant un auditoire enclin au scepticisme ?

Il est un culte qui a étonné au suprême degré tous les philosophes de l'antiquité, et dont les représentations obscènes, sculptées dans les bas-reliefs ou sur les colonnes de nos vieilles cathédrales, font encore le désespoir des moralistes chrétiens, qui s'épuisent vainement à leur trouver une cause avouable. Nous voulons parler du culte de Priape chez les Romains, et du phallus chez les Égyptiens.

« Plus d'une fois, dit Champfleury, j'ai regardé les cathédrales, cherchant le secret de leur déroutante ornementation, et chaque motif que j'en détachais pour éclairer mon texte semblait détaché d'une langue inconnue.

« Que penser d'une étrange sculpture cachée dans l'ombre d'un pilier de la cathédrale souterraine de Bourges? Peut-il se trouver une imagination assez paradoxale pour déterminer la relation d'une si énorme facétie avec le lieu où elle s'étale, et ne faut-il pas admettre le caprice qui n'a pas arrêté l'ouvrier dans l'exécution d'un semblable détail (les organes masculins de la génération) ?

« On voit sur les murs de certains monuments religieux la représentation d'appareils sexuels qui se dressent et s'étalent complaisamment au milieu de détails religieux : échos du symbolisme antique, ces priapées ont été sculptées avec innocence par de naïfs tailleurs de pierre. Ne pas rattacher ces représentations à celles de l'ancienne Égypte, de la Grèce et de l'Italie antique, serait d'un homme qui négligerait l'étude des monuments du passé. Ces ressouvenirs ithyphalliques des diverses cathédrales du centre de la France sont nombreux dans la Gironde, et un archéologue distingué de Bordeaux, M. Léo Drouyn, m'en montrait de

« curieux spécimens relevés sur les églises de sa province, et qu'il cache au fond de ses cartons.

« Notre excès de pudeur nous prive d'importantes connaissances. Le silence que les historiens modernes gardent sur le symbolisme des appareils de la génération, laisse un voile dans l'esprit de ceux qui ne peuvent confronter les monuments de l'antiquité et ceux du moyen âge. Des livres graves sur le culte du phallus, de sobres dessins à l'appui, éclairciraient vivement la question et montreraient quelle fut la pensée des ouvriers qui n'avaient pu, au moyen âge, se débarrasser du souvenir des anciens cultes païens.

« En est-il de même de cette sculpture de la cathédrale de Bourges et se rattache-t-elle par quelque lien au culte ithyphallique ? Je ne le crois pas, n'ayant jamais trouvé d'analogie à un semblable sujet dans la décoration des monuments anciens. Je craindrais d'affirmer que ce sujet soit unique, il est rare en tout cas et prête à penser, car, quel est l'être grave qui, s'arrêtant devant cette singulière ornementation d'une église souterraine, ne réfléchira plutôt qu'il ne sourira ? »

Cette étude sur le linguam indou va répondre aux questions que pose l'éminent archéologue, et rompre le silence qu'il reproche à l'histoire de garder sur le symbolisme étrange des appareils de la génération.

Disons-lui de suite que la sculpture de la cathédrale de Bourges, qu'il hésite, sans doute à cause de la crudité de la position, *membrum erectum*, à rattacher au culte ithyphallique, en est au contraire, dans les temples anciens de l'Inde et de l'Égypte, la représentation la plus vulgaire.

Les cultes de Priape en Grèce et du phallus chez les Égyptiens ne sont que la copie du culte du linguam dans l'Inde, dont nous allons exposer l'esprit et le cérémonial.

Du linguam.

Le linguam est l'objet d'une haute vénération dans l'Inde entière, c'est la représentation symbolique de la faculté perpétuellement reproductrice et transformatrice de Siva, troisième personne de la trinité, sous la forme de l'organe masculin de la génération. Pas un temple, pas une pagode qui n'ait son linguam, sculpté, suivant les lieux, dans le marbre ou dans le granit. Chaque matin un brahme, spécialement attaché à son service, vient l'enduire d'huile parfumée et lui fait un sacrifice de lait, de miel et de petits gâteaux ; ces objets acquièrent par l'offrande une faculté fécondatrice, qui fait cesser la stérilité des femmes qui mangent cette nourriture sacrée à genoux devant l'obscène image du dieu.

La grossière piété des fidèles prodigue sur les routes, sur les places des villages et dans tous les carrefours des forêts ces linguams sculptés, qui sont censés présider à la fécondité de la terre.

Interrogez l'humble soudra qui leur fait en passant le schaktanga, à genoux, le front dans la poussière :

C'est par eux que les champs se couvrent de tiges de nelly (riz en vert) ;

C'est par eux que les arbres ploient sous les fruits ;

C'est par eux que les animaux donnent un croît abondant ;

Que les pluies bienfaisantes viennent arroser la terre ;

C'est par eux enfin que tout ce qui existe vit et se transforme dans l'univers.

Voici la prière que le voyageur adresse à cette figure symbolique quand il vient à la rencontrer :

« O linguam, image de Siva, origine et principe de tous les êtres, accorde-moi une nombreuse postérité, et fais qu'en ma

vieillesse, lorsque je réunirai autour de moi les fils des fils de mes fils, les branches du multipliant gigantesque ne soient pas assez grandes pour les couvrir de leur ombre.

* * *

« O linguam, protège ma maison, les champs et les bois, les grains, les fruits et les fleurs, les cours d'eau, les animaux et les hommes. »

N'est-ce pas là l'origine du Priape grec qui présidait à la fécondité des champs et des troupeaux, à qui l'on offrait, comme au linguam, des gâteaux, du miel et du lait, et qui fut également le dieu des plaisirs obscènes ?

Un jour, nous demandions à un brahme de la pagode de Chelambrum, dans le Carnatic sud, qui nous guidait dans des recherches philologiques, le secret, non du culte en lui-même de la fécondité de la nature, mais du symbole immoral à l'aide duquel on le représentait. Il nous répondit :

« Pourquoi nous inquiéter de semblables choses ? La foule est inhabile à comprendre le grand problème de la vie et des forces qui régissent et transforment la nature, et comme tout se reproduit sous ses yeux, dans les êtres animés, par l'œuvre de la génération, elle s'est habituée à croire que le monde était né d'un coût immense du linguam et du nahamam, types suprêmes des organes masculins et féminins.

— N'est-ce pas ainsi, continuâmes-nous, que les védas expliquent la création ?

— Les védas, répliqua-t-il aussitôt, parlent un langage allégorique, dont le sens apparent est pour le vulgaire, mais toute science se dégage de leur sens caché quand on sait les interpréter. »

Nous n'insistâmes pas ; c'était le prêtre qui parlait.

Deux grandes fêtes sont destinées chaque année à honorer le *linguam*. La première, appelée *Siva-rattray* ou nuit de *Siva*, se compose d'offrandes de fleurs, de fruits, de lait, de miel et de gâteaux de riz ; elle se célèbre à la nouvelle lune de mars.

Celui qui, pendant tout le cours de son existence, ne manque jamais de passer cette nuit en prières, efface chaque année, d'avance, les péchés qu'il pourra commettre, et monte directement au *swarga*, après sa mort. Voici un exemple, cité par le *Scanda-Pourana*, du résultat merveilleux obtenu par la dévotion au *linguam*.

« Il y a dans l'*Aodhya* une grande ville connue sous le nom de *Varanaky*. Là vivait un homme petit de taille, au teint noir, et d'un naturel violent et emporté. Un jour qu'il était allé chasser dans les bois, selon sa coutume, il tua une si grande quantité d'oiseaux de toutes espèces que, pouvant à peine les porter, il était obligé de s'asseoir presque à chaque pas pour se reposer. Cependant le soleil avait fini sa course, qu'il se trouvait encore au milieu d'une épaisse forêt ; ne voulant pas perdre le fruit de sa chasse, ni s'exposer à devenir la proie des bêtes féroces qui infestaient ce lieu, il s'approcha d'un margousier, suspendit son gibier à une des branches et grimpa ensuite sur cet arbre pour y passer la nuit. Cette nuit était précisément celle de la nouvelle lune de mars, époque à laquelle les rosées sont abondantes et les nuits fraîches. Le chasseur, transi de froid et travaillé par la faim, car il n'avait rien mangé de la journée, et à demi mort de fatigue, passa une très-mauvaise nuit.

« Il y avait au pied de l'arbre un *linguam*, et cette circonstance fit le bonheur du *boya*. Comme les angoisses qu'il endurait l'obligeaient de changer souvent de position, il fit tomber sur ce *linguam*, en agitant les branches du margousier, quelques gouttes de rosée ainsi que des feuilles, des fleurs et des

fruits ; cet heureux hasard concilia au chasseur l'affection de *Siva* et lui mérita la rémission de tous ses péchés.

« Le dieu, au culte duquel cette nuit était consacrée, eut pour très-agréable l'offrande faite à son symbole révéralé ; il voulut que celui qui en était, quoique involontairement, l'auteur, en reçût la récompense, et qu'il lui fût tenu compte de son jeûne et de ses anxiétés. Le chasseur regagna son logis le lendemain matin, et mourut peu de jours après.

« *Yama*, roi des enfers, eut à peine appris la mort de cet homme, qu'il envoya ses émissaires pour s'emparer de lui et le faire descendre dans les sombres demeures. *Siva*, informé de cette démarche, envoya de son côté les siens pour s'y opposer et réclamer le défunt de sa part.

« Les gens de *Yama* ne voulant pas lâcher prise, il s'éleva une vive querelle entre eux et ceux de *Siva* : des injures, ils en vinrent bientôt aux coups. Cependant le parti de *Siva* fut le plus fort et contraignit les suppôts du *naraca* (enfer) à prendre la fuite, après les avoir sévèrement châtiés. Ceux-ci, couverts de honte, allèrent faire leur rapport à leur dieu ; et, afin de mieux exciter son courroux, ils lui montrèrent les blessures et les contusions qu'ils avaient reçues dans la mêlée.

« *Yama*, outré d'indignation, se rendit sur-le-champ au *keilassa*, pour porter ses plaintes à *Siva* en personne. Ayant trouvé, à la porte du palais de ce dieu, le séraphin *Nandy*, il lui exposa le sujet de sa visite et témoigna en même temps sa surprise de ce que le puissant *Siva* se fût ainsi déclaré le protecteur d'un vil *boya*, d'un pêcheur endurci qui, par métier, s'était rendu coupable du massacre d'une foule d'êtres animés.

« Roi de l'enfer, répondit *Nandy*, cet homme a été en effet un grand pêcheur qui n'a pas eu honte de répandre le sang, mais, avant de mourir, il a eu le bonheur de jeûner, de veiller et de sacrifier au *linguam*, durant la nuit consacrée à *Siva*, et c'est cet acte méritoire qui lui a obtenu la rémission de ses

péchés, la protection de ce dieu et une place distinguée dans le swarga.

« Yama, ayant entendu ces paroles de Nandy, devint rêveur et pensif, et se retira sans mot dire. »

La seconde fête du linguam, qui se célèbre dans les premiers jours du mois de mai, en l'honneur de la fécondation universelle, n'est qu'une suite d'interminables débauches.

La cérémonie a lieu d'ordinaire la nuit, dans des sanctuaires souterrains de la pagode; elle commence par un repas dans lequel s'étalent à profusion toutes les liqueurs et toutes les viandes dont l'usage n'est permis que ce jour-là. Des invités achèvent de perdre la raison par l'opium.

Parvenus enfin à une ivresse complète, les hommes et les femmes se confondent et passent le restant de la nuit ensemble; ils peuvent se livrer sans gêne, sans scrupule, à tous les excès de la lubricité; c'est à qui viendra accomplir les actes les plus révoltants, les plus contre nature, devant l'énorme linguam de granit qui semble présider à la fête. Un mari qui voit sa femme dans les bras d'un autre n'a pas le droit de la réclamer ni de se plaindre, car alors les femmes deviennent communes; il y a égalité parfaite entre toutes les castes et le brahme cesse d'être au-dessus du paria.

Toute femme indoue de la secte de Siva doit se livrer au premier venu, au moins une fois dans sa vie, sur l'autel du linguam.

N'est-ce pas par un ressouvenir de la mère-patrie indoue que chez les Assyriens et les Babyloniens, au rapport d'Hérodote et de Strabon, chaque femme était obligée de se prostituer à son tour sur l'autel de Mylitta?

Les anciens ne nous ont pas laissé de descriptions de leurs mystérieuses saturnales, et on s'est souvent demandé quel pouvait être l'esprit et le but de ces fêtes obscènes. Bien que

l'on sache, dans l'Inde, à peu près à quoi s'en tenir sur le caractère général de ces fêtes, il est également difficile d'obtenir des brahmes des détails précis sur les cérémonies qui s'y accomplissent.

Pendant notre long séjour dans l'Inde, grâce à l'obligeance d'un riche négociant malabare, nous avons pu assister un jour, dans le plus grand secret d'une des oubliettes de la pagode de Kandah-Swany, à la grande fête de mai du linguam; nous allons en extraire la description de nos *notes de voyage*. Rien ne saurait mieux faire comprendre ce qu'a pu être le culte ithyphallique de l'ancienne Égypte, de la Grèce et de l'Italie antique, car l'Inde d'aujourd'hui est encore l'Inde d'il y a six mille ans, mêmes dieux, mêmes temples, mêmes cultes, mêmes cérémonies.

Champfleury reproche aux historiens le silence qu'ils gardent sur le symbolisme des appareils de la génération que l'on trouve sculptés sur tous les temples anciens et sur les cathédrales du moyen âge.

Nous allons soulever un coin du voile...